

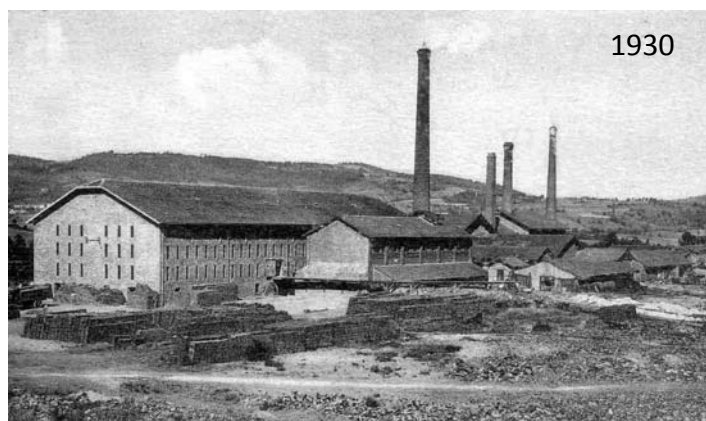
Pays de Paulhaguet

Terre du passé, Terre d'avenir

Bulletin n°1—juin 2012

Histoire de la tuilerie mécanique de Couteuges par Claude Bernard et Julie Échaubard

Avant 1920 l'implantation des tuileries-briqueteries ne se faisait pas au hasard : elles s'installaient près des carrières de terre d'argile. Cela a progressivement changé avec le développement



des moyens de transport (camions, chemin de fer) à partir des années 1930.

L'origine de la tuilerie de Paulhaguet (plus précisément de Couteuges), à l'emplacement de l'usine appelée CAROFRANCE, semble dater de 1853 : année de la création d'une tuilerie par Vital Vidal sur le lieu-dit Rives où se trouvait une carrière d'argile. C'est son fils qui l'a gérée ensuite, le Docteur Alfred Vidal

(maire de Paulhaguet de 1881 à 1910). Celui-ci l'a confiée plus tard à son gendre, Paul Mallat, qui était avocat à Brioude.

Le 29 Octobre 1921, la tuilerie Vidal devient une Société Anonyme à l'occasion d'une fusion avec la société Établissements Cruzille-Frères-Céramique, avec des apports en capital de personnes venant de Belgique, notamment Léon Dussart. Son siège social est alors 9 Avenue de la Gare, dans la Commune Le Coteau, proche de Roanne (département de la Loire).

Paul Mallat est l'administrateur délégué (PDG de nos jours) de cette nouvelle société. Mais celle-ci évolue rapidement et son nom change dès 1922. Elle est nommée Isère – Paulhaguet – La Bénissons-Dieu (sigle : IPB).

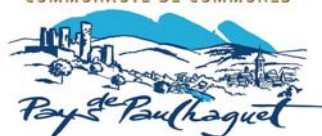
Pourquoi ce nom ? Parce que cette SA regroupait plusieurs tuileries : à Moirans et Saint-Jean-de-Moirans dans l'Isère, à Couteuges dans le canton de Paulhaguet et à La Bénissons-Dieu dans la Loire. D'où IPB. L'administrateur délégué devient alors Léon Dussart lui-

me. L'administrateur délégué devient alors Léon Dussart lui-

Sommaire

- ◆ La tuilerie de Couteuges — p.1 et 2
- ◆ La vieille église de Paulhaguet — p.3
- ◆ Les anciens commerces de Collat — p.4 et 5
- ◆ Le couvent de Ste-Marguerite — p.6
- ◆ Je me souviens... — p.8
- ◆ Les missionnaires de St-Didier-sur-Doulon — p.9
- ◆ Edmond et la création de la commune de Chavaniac-Lafayette — p.10
- ◆ Une journée du paysan et de la paysanne — p.11
- ◆ Les dessins des élèves de l'école de Saint-Georges-d'Aurac — p.12
- ◆ L'œil des élèves — p.13 et 14
- ◆ Les photos de classe — p.15
- ◆ Les souvenirs des communes — p.16
- ◆ La recette — p.17
- ◆ Les Aînés et les Séniors — p.18
- ◆ Quelques manifestations — p.19
- ◆ Je me souviens... — p.20

COMMUNAUTÉ DE COMMUNES



ASSOCIATION
DU PAYS DE
LAFAYETTE



santé
famille
retraite
services

Carsat
Retraite & Santé
au travail
Auvergne



Le bon sens a de l'avenir

Histoire de la Tuilerie mécanique de Couteuges

suite

même, qui a investi la plus grande partie du capital. Parmi les administrateurs de la société figuraient Sylvain Du Bois D'Enghien, investisseur belge lui aussi, Pétrus Perroton, Jean Laffay qui était beau-père de Léon Dussart. Anecdote amusante : la route qui relie la Commune Le Coteau et celle de La Bénissons-Dieu s'appelle Boulevard des Belges !

C'est en 1938 que le siège social est déplacé : il devient « Rives, 43230 Couteuges ». Il faut noter que les tuileries de l'Isère ont ensuite été vendues vers 1958 et que la tuilerie de La Bénissons-Dieu a fermé vers 1960.

Les principaux directeurs généraux de IPB ont été Pétrus Perroton (qui a exercé depuis la création d'IPB jusque vers les années 1955) et Claude Bernard (en poste de 1964 à 1977), en collaboration avec Annet Belin et Henri Bonnefoy, Chefs de fabrication.

En 1957, un nouveau PDG est élu : Pierre-Marie BRETON,

gendre de Léon DUSSART, qui restera PDG jusqu'à la fermeture d'IPB en 1977.

La production d'IPB a concerné majoritairement de la brique et non de la tuile – 80% de briques et 20% de tuiles ! Le volume a été jusqu'en 1960 d'environ



24 000 tonnes par an avec 75 salariés. Dans les années suivantes, la production a augmenté progressivement jusqu'à 101 000 tonnes par an (en 1973) avec 150 salariés. Les carrières d'argile principales étaient à Salzuit et à Lavaux – là

où actuellement il y a des étangs.

Les raisons principales de la fermeture d'IPB en 1977 ? Parce que la brique était en fin de carrière, remplacée par la plaque de plâtre. Et aussi en raison de l'augmentation trop importante

des coûts de production : essentiellement le prix du fuel des chaufferies (IPB consommait 30 000 litres de fuel par jour) et les coûts de transport, Paulhaguet étant éloignée des grands centres de consommation.

Terre du passé, Terre d'avenir

En 2000, sous la conduite de Mme Cresson, professeur d'histoire-géo, des élèves du Collège de Paulhaguet ont réalisé un cédérom intitulé : **Terre du passé, Terre d'avenir**, avec en exergue sur la jaquette de présentation ce commentaire :

« Cette terre qui colle aux sabots a profondément marqué ce bassin de Paulhaguet, son activité, ses hommes, ses paysages... C'est un devoir de ne pas laisser tomber dans l'oubli ce passé et



un enjeu d'en faire un atout culturel et touristique. »

Aujourd'hui, en 2012, en reprenant ce titre, nous avons la volonté de ne pas laisser tomber dans l'oubli ce passé, nous avons la volonté de créer un lien nouveau entre toutes les générations qui façonnent ce Pays de Paulhaguet et en faire un atout pour développer notre avenir.

La vieille église de Paulhaguet

d'après les notes en 1913 de l'Abbé Louis Fromaget, fournies par Renée Dubois, et d'après le livret « Paulhaguet et son passé » de *Paulhaguet Accueil*



Outre les ossements, furent trouvées, sous le pilier de droite en entrant, une vingtaine de pièces en argent datant du régime de Charles VI (1380-1422), contenues dans un petit récipient en fer. On en déduit que l'église a probablement été construite au XVe siècle, vraisemblablement sous les auspices des chanoinesses de Lavau-dieu, dont Paulhaguet dépendait.

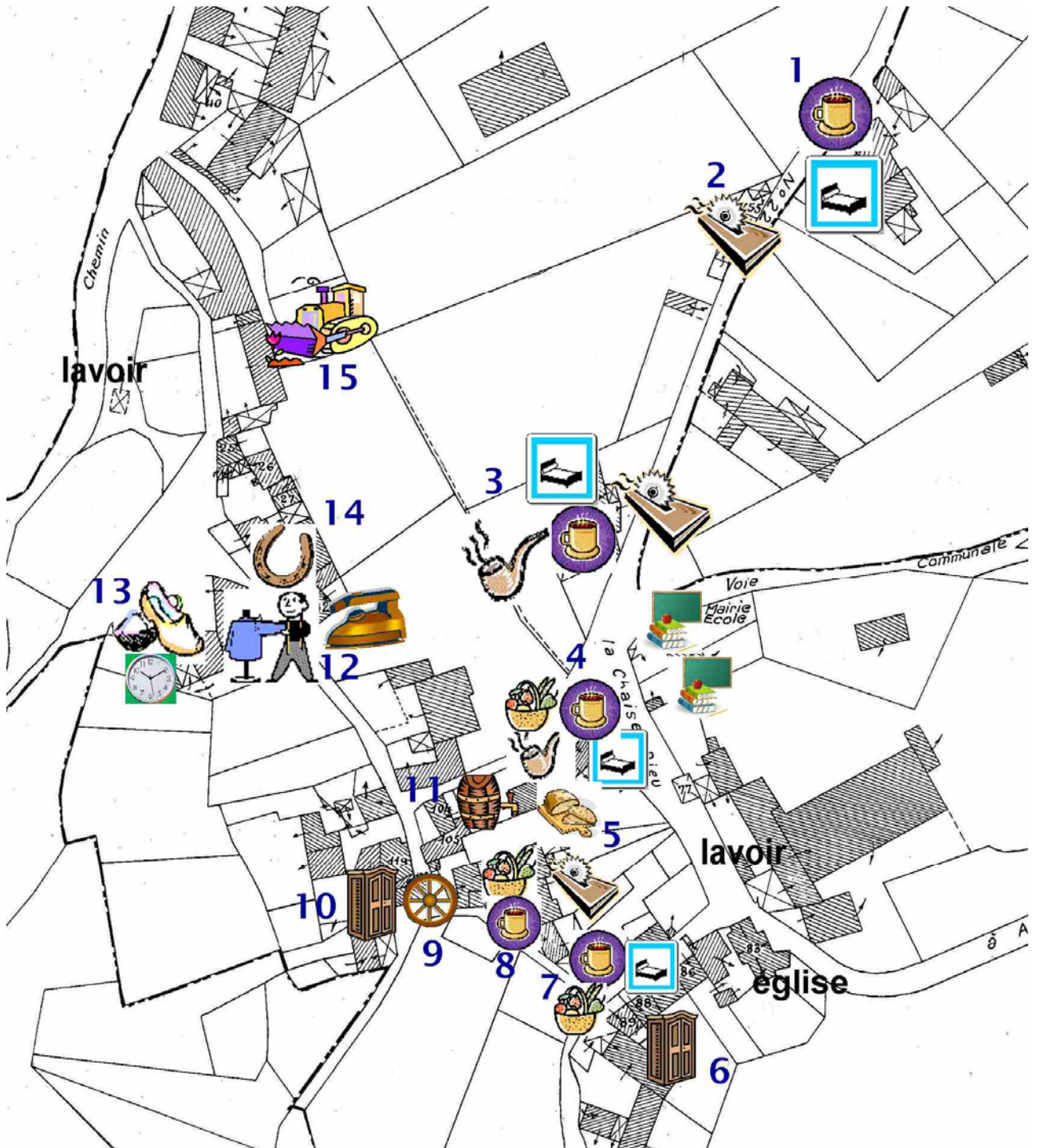
La Vieille Église de Paulhaguet (*église Saint-Étienne*) a été désaffectée en 1878, année d'ouverture de la nouvelle église place La Fayette. Elle a été complètement rasée en 1913.

La flèche du clocher avait été démolie lors de la désaffectation. Il en fut de même du grand perron qui précédait la porte principale donnant accès sur la grande rue. Lors des travaux de démolition furent mis à jour, outre un certain nombre de corps placés dans des sépultures particulières, un grand nombre d'ossements provenant certainement d'exhumations précédentes, ossements qui avaient été réunis dans deux caveaux situés l'un à droite en entrant dans l'église et comprenant une dizaine de corps, l'autre à gauche, le plus important, au pied du clocher qui comprenait 200 à 250 corps.

Les ossements exhumés de la Vieille Église ont été inhumés à nouveau dans le cimetière situé au fond de la Ville, au lieu-dit « le Patural ».

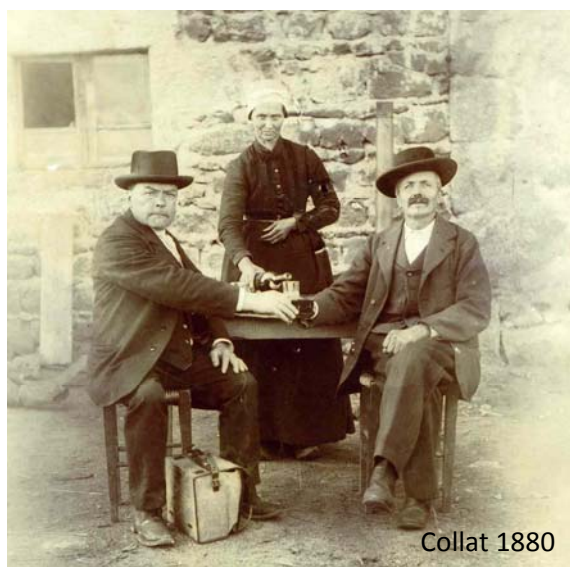


Les anciens commerces et artisans de Collat



	auberge		boulangerie		ébéniste		scierie
	café		vin		charron		Trav. publics
	tabac		tailleur		Maréchal-ferrant		horloger
	épicerie		repasseuse		sabotier		école

Les anciens commerces et artisans de Collat



Commerces sur le cadastre page gauche (à partir de la mémoire des habitants)

<i>n°</i>	<i>gérant</i>	<i>ouverture</i>	<i>fermeture</i>
1	Monatte « chez le Cantonnier »	1900	2008
2	Arthur Vauzelle	Avant 1930	Vers 1969
3	Missonnier, chez Jean et Lucie (photo ci-dessus), puis Célestin, puis Gaston	1840 scierie 1880 café	1925 scierie 1985 café
4	Bayard-Glaise-Tyssandier « chez l'Attirante » La Poste de 1940 à 1956	1853	2008
5	Antoine puis François Glaise	Avant 1900	Vers 1908
6	Gourdon	Vers 1940	Vers 1950
7	Bernard « chez Casino »	1856	2001
8	Joseph Missonnier puis « chez Belland »	Avant 1900	1950
9	Germain Trévis	1929	1968
10	Régis Trévis	Vers 1895	1944
11	Jean Beinier puis Pierre Filhon, mari de l'institutrice	Avant 1910	Vers 1945
12	Marie Laurent—Antonin Missonnier	Avant 1914	1950
13	Père Porte (et arracheur de dents...)	Avant 1940	Vers 1959
14	Arsène Cluzel	Vers 1900	Vers 1958
15	Moutte	Vers 1930	Vers 1940

Le couvent de Sainte-Marguerite

par Thierry Garnier (à partir de documents d'archives)

Sainte-Marguerite, au contraire des bourgs centre des communes voisines, n'a jamais vraiment connu de vie villageoise. Les seuls habitants furent pendant longtemps le curé et les personnes de sa maison.

Pourtant lorsqu'on traverse le village un bâtiment ancien fort imposant interpelle. Jailli de la roche abrupte qui fut aplanie pour l'occasion, il s'agit de l'ancien couvent, l'œuvre d'un homme : l'Abbé Marcon.

Mais qui était Jean André Marcon ?

Né vers 1780 à Moudeyres près de Laussonne dans une famille pauvre, le jeune homme qui avait de solides aptitudes pour la charpente et la menuiserie, se loua, après son service militaire, chez des particuliers jusqu'à ce qu'il eut l'opportunité de séjourner chez un parent, vicaire à Landos, qui l'instruisit. Si bien qu'il entra au séminaire du Puy où il fut ordonné prêtre en 1820.

Nommé vicaire à Chaspinhac et quatre ans après curé de Costaros, il s'y fit remarquer par le talent dont il fit preuve pour décorer et embellir l'église, ce qui lui valut sans doute d'être désigné pour aller terminer celle de Sainte-Marguerite.

En effet à cette époque les paroissiens de Sainte-Marguerite, à peu près 250 âmes, avaient obtenu de Monseigneur l'évêque l'autorisation de reconstruire l'église dans ce lieu central de la paroisse. En deux ans le gros œuvre fut bâti mais tout l'inté-

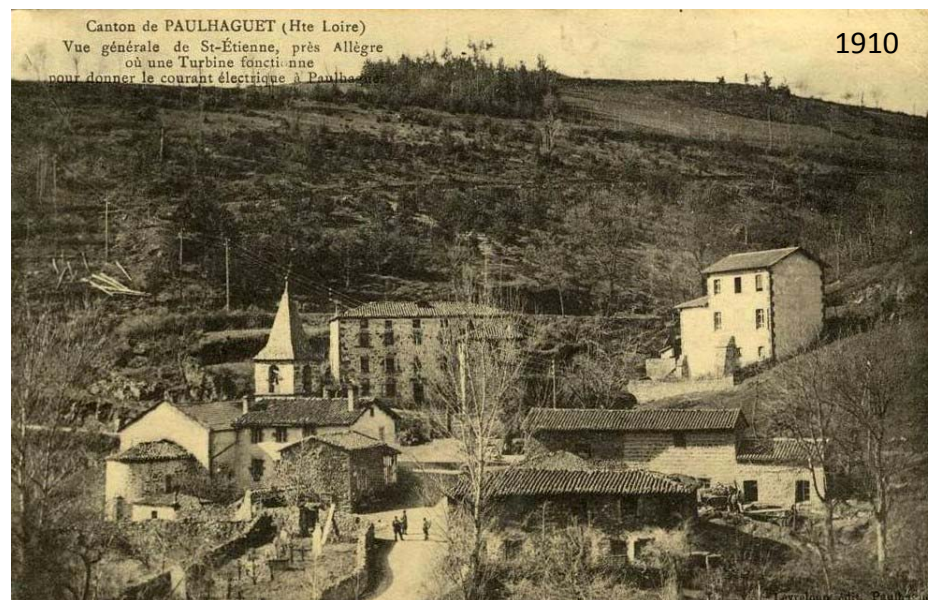
rieur restait à faire lorsqu'arriva à l'automne 1835 le nouveau desservant, l'Abbé Marcon.

En 9 ans seulement, puisqu'il mourut le 2 octobre 1844, l'Abbé Marcon va profondément marquer la paroisse en laissant une œuvre conséquente tant spirituelle que matérielle.

Tout d'abord, avec une énergie

obtenant une « indulgence plénière pour les pèlerins venant en pèlerinage à Sainte-Marguerite pendant l'octave de la fête du Saint » (*c'est à dire une remise totale des peines temporelles dues pour les péchés déjà pardonnés*).

Et c'est sûrement cette dévotion qui fit germer dans l'esprit de



de combattant, il s'attela à la finition de l'église, n'hésitant point à remonter jusqu'à la Reine épouse de Louis-Philippe qui payera sur sa cassette personnelle le dallage. Comme il n'hésitera pas à mettre la main à la pâte, construisant lui-même les balustrades, les petits autels...

Parallèlement cet homme passionné vouait une grande dévotion à Saint François-Régis. Il va donc le faire connaître à ses paroissiens et arrivera à l'imposer comme le Saint patron de la paroisse, en se procurant une relique, une statue et surtout en

l'Abbé la construction d'un couvent, afin d'y accueillir « *un essaim de vierges chrétiennes* » qui auraient une double mission : donner éducation et instruction aux enfants de la paroisse et des paroisses voisines et surtout assurer une présence continue devant le Saint Sacrement, puisque l'église était déserte durant la semaine car le presbytère était la seule habitation du chef lieu de la paroisse.

Cette œuvre colossale, disproportionnée au regard des faibles ressources dont disposait le Curé, fut durement critiquée y compris

Terre du passé, terre d'avenir

par certains de ses confrères. Mais obstinément, ne se fiant qu'à la Providence et sûrement à ses talents d'orateur et de persuasion auprès de ses paroissiens, l'Abbé Marcon mit ses plans à exécution et réussit à faire bâtir en peu de mois l'édifice. Parmi les généreuses donatrices, on peut citer l'épouse du

suiuit à Sainte-Marguerite. Fidèle entre les fidèles, elle n'hésita pas à lui léguer son patrimoine et toutes ses économies. En retour l'Abbé Marcon par testament en fit son héritière. Et la « généreuse » fille n'y vit là qu'une nouvelle obligation. Après la mort de son maître, elle s'empressa de réaliser ses intentions,

mort de l'Abbé puis la disparition de sa servante, les ambitions sont revues à la baisse. Néanmoins le couvent va jouer son rôle éducatif avec plus ou moins de difficultés.

En 1846, le nouveau propriétaire, Monseigneur Péléa, supérieur du grand Séminaire, ordonne à la supérieure de la communauté Sainte-Agnès de Josat d'envoyer deux de ses sœurs à Sainte-Marguerite.

Puis en 1847 ce sont deux nouvelles sœurs qui arrivent de la communauté de la Croix-de-Clavas à Riotord, jusqu'en 1851.

Suivront quelques années de fermeture avant qu'une jeune fille de la commune, Madeleine Dutrévis n'obtienne une chambre dans le couvent où elle reçoit les enfants pour leur apprendre la lecture et le catéchisme. Pendant une dizaine d'année vont ainsi se succéder des « filles de l'instruction du Puy ».

Mais le couvent est une nouvelle fois vendu, en 1865, à la supérieure de la communauté de Saint-François d'Allègre, qui y envoie deux sœurs dont l'une était titulaire d'un brevet de capacité pour l'instruction primaire.

Et après ?

L'Abbé Marcon avait été enterré dans l'église. Sa personnalité avait imprégné les paroissiens à tel point que vers 1879, soit une trentaine d'années après sa mort, on lui attribuait encore diverses guérisons étonnantes. Si bien que lors de l'exhumation de son corps rendue nécessaire pour réparer le dallage de l'église, la rumeur raconte que l'on pilla avec dévotions ses restes comme s'il se fut agit d'un « Saint ».



À noter que le couvent a perdu un étage et que son toit a changé (4 pans à 2 pans), que l'église a perdu la flèche de son clocher.

maire, Marguerite Vaillorgue née Dutrévis, Madame Avond née Eyraud de Paulhaguet, mais également Rose Coffy sa servante.

Mais qui était Rose Coffy ?

Dans cette histoire, si l'Abbé Marcon a le premier rôle, Rose Coffy en est l'héroïne malheureuse.

Elle était née dans une famille aisée à Saint-Germain-Laprade et fut dans sa jeunesse « fille de l'instruction » (béate). Elle fit la connaissance de l'abbé Marcon alors vicaire à Chaspinhac et entra à son service comme servante. Tout naturellement elle le

dépensant la succession pour terminer l'aménagement du couvent où elle espérait finir sa vie en compagnie de religieuses.

Pour fonder une communauté elle fit appel à un homme qui avait beaucoup compté pour l'Abbé Marcon, son ancien directeur de séminaire Monseigneur Péléa et par un acte notarié de 1845 elle lui remit la maison du couvent. Ne possédant plus que quelques hardes, Rose Coffy se retira à l'Hôpital du Puy où elle mourra quelques années plus tard.

Et le couvent après cela ? Avec la

Je me souviens...

Simon Trévis

Les cochons

J'ai vu tuer 150 à 200 porcs dans ma commune. Car à l'époque, on engraisait beaucoup de cochons et tout le monde faisait son pain. Même pendant la guerre, la « tuaille » du cochon dans nos campagnes a toujours été une fête. Ça avait lieu de novembre à mi-février, et pour tuer le « caillou », il fallait des forts à bras et même des forts en gueule.

On attrapait le cochon par les oreilles dans la « soude ». On passait une corde au groin, une autre à une patte arrière, et on le ficelait sur un char, le « barrot ». Puis on plantait un couteau dans la carotide et un flot de sang coulait dans le bidon qu'on tournait avec une louche. On y avait mis un peu de

vinaigre pour que le sang ne coagule pas. Ensuite on brûlait le cochon, on le lavait, on le raclait au couteau. Le lard était bien meilleur. Aujourd'hui ce n'est plus comme cela, on utilise le chalumeau et le gaz.

Après, on pendait le cochon par les pattes arrières, on lui coupait la tête, on l'ouvrait au milieu et on sortait toute sa ventraille.

On enlevait le saindoux, les deux filets de viande, les côtes qu'on séparait du lard, les épaules. On faisait le jambon dans une caisse en bois : on le couvrait de sel et on le laissait quarante à quarante-cinq jours avant de le sortir pour

le pendre. On attendait presque un an pour le commencer. Le poids du jambon représente le dixième de la bête. Chez moi, j'ai vu tuer des truies qui avait fait trois fois des portées et dont le poids était de 300 kg.

Le jour où on tuait le cochon, on faisait le boudin et le lendemain, on préparait tout le reste car il faut laisser cailler la viande. Il fal-



lait arriver à faire des saucisses et du saucisson le même jour. Maintenant, on achète le cochon dans le supermarché. Le tonneau de vin aussi a disparu.

Les moulins et le bois

Dans la vallée de la Senouire, jusqu'à Paulhaguet, il y avait 15 moulins.

Celui de Jean Bonnet à Lamothe de Saint-Pal-de-Senouire était le dernier. Il a fermé en 2000. Il faisait un peu de farine pour les bêtes. Comme on récoltait aussi du colza dans nos campagnes, Chevalier Prosper de Barthol faisait de l'huile à Paulhaguet. Pen-

dant la guerre, le grand-père de Mme Yvette Moutte descendait trois mètres cube de bois avec sa jument à Paulhaguet, trois fois par semaine. A l'époque il y avait à Paulhaguet les scieries Bernard, Dodet, Jean Monnier, Camille Perrin. Tout cela a disparu.

Toujours pendant la dernière guerre, les scieries Jean Monnier de Paulhaguet avaient acheté une

ferme aux Boires, commune de Saint-Préjet-Armandon.

Le village des Boires qui touche la commune de Colat, se trouve entre les villages de la Carrielle, de Grattaille et de Berthier.

Sur cette propriété, il y avait beaucoup de bois de chauffage que la scierie exploitait en vendant beaucoup

de bûches. On y avait monté trois ou quatre fours métalliques pour fabriquer du charbon de bois qu'on mettait dans un sac pour faire marcher les camions qui étaient équipés d'un gazogène. À l'époque, on y avait embauché des Espagnols pour faire ce travail. Il est aujourd'hui difficile de le croire à qui ne l'a pas vu.

Après la guerre, les marchands de bois avaient récupéré des camions GMC pour faire le transport. Ils chargeaient le bois avec une chèvre en bois qu'ils posaient contre les roues du camion. Plus tard, ce treuil était actionné par le moteur Bernard à essence.

Six missionnaires nés à Saint-Didier-sur-Doulon

1er épisode — par Françoise Sallé

Entre 1889 et 1920 six jeunes de Saint-Didier devinrent prêtres et membres de la SMA (Société des Missions Africaines, appelée aussi Missions Africaines de Lyon) C'est une communauté de missionnaires catholiques venant d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Il s'agit d'Antoine Bressol, Eugène-Auguste Bruhat, Louis Romagon, Jean Bressol, Antoine Porte et Jean Allezard.

Antoine Bressol naît en 1867 au Soleil : il est le fils de Jacques Bressol du Soleil et d'Anne Bruhat du Mas. Ordonné prêtre en 1889 il part pour Samos en Rhodésie (Zimbabwe), il revient en Europe en 1898 et devient l'éco-



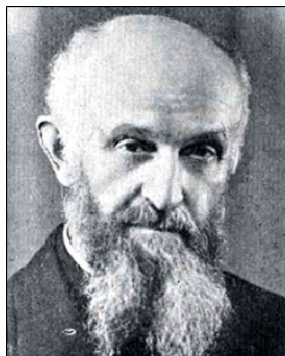
nome de différents séminaires. Il décède en 1938 à Saint-Foy (Rhône)

Eugène-Auguste Bruhat naît à Joux le 24 septembre 1874. Il est le fils d'Antoine Bruhat, cantonnier, et de Rosalie Miremont. Il y connaît la vie dure et austère qui dispose à tous les dévouements. Tout jeune, il est placé comme gardien de moutons à La Vèze et il aimera rappeler ce temps passé au service des autres. Après ses études il est ordonné prêtre en 1898 et part en Égypte à Tanta. Il est mobilisé comme infirmier

brancardier en 1914. Son parfait dévouement lui vaut une très belle citation.

Après la guerre, le père Bruhat peut reprendre sa place dans le Delta du Nil, on y loue sa bonté pleine de fermeté, sa profonde expérience des âmes, son dévouement, son souci de donner de vaillants et saints missionnaires à l'Afrique. Il revient en France en 1919 et il occupe différents postes à Lyon. Il est vicaire général à Rome pendant 10 ans. Il se retire à La Croix-Valmer dans le Var où il décède en 1953.

Antoine Porte appelé Pierre naît au Mazel le 30 avril 1884. Il est le fils de François Porte et Marie Rouy. Il est ordonné prêtre en 1906 et part comme missionnaire en Côte d'Ivoire. Il fonde la mission de Katiola avec le futur Mgr Moury. Il quitte à regret la Côte-d'Ivoire en 1934 pour devenir supérieur du noviciat de Chanly en Belgique. Trois ans après, il reprend le chemin de la Côte-d'Ivoire et est nommé supérieur de Grand-Bassam. Pieux et zélé, effacé et timide, le père Porte continue à Grand-Bassam le magnifique travail accompli à Katiola. Les "boys" le trouvent mort dans son lit le 21 mars 1952. "Le père Porte était très aimé de tous. C'était un saint, toujours à son devoir. Il s'est usé à sa tâche." (Mgr Boivin)



Louis Romagon naît en 1886 à Tourchon. Il est le fils de Simon Romagon et d'Anne Passemard. Il va à l'école du bourg puis entre à 12 ans au petit séminaire des Missions Africaines à Clermont-Ferrand puis au grand séminaire de Lyon. Il est ordonné prêtre en 1911 et part missionnaire au Ghana où il restera 20 ans. En 1931 ses supérieurs le font rapatrier en France pour graves raisons de santé. Il ne repartira jamais en Afrique et passera 36 ans au séminaire de Clermont-Ferrand En 1966, sentant sa fin approcher, le père rédige son testament : il lègue tout ce qu'il a aux Missions



Africaines, tout en réservant ses outils à un neveu qu'il aimait beaucoup. Il décède le 26 avril 1968. Le père Romagon a très peu écrit et il a fait peu parler de lui. Pendant plus de 20 ans, il fut un grand handicapé visuel. Il vécut et termina sa longue vie sans bruit.

(suite au prochain numéro)

*Biographies fournies par les SMA
Récits de la famille
Romagon, Paul Flory et d'autres
habitants de Saint-Didier*

Edmond de Lafayette et la création de la commune de Chavaniac par Arlette Brun

Né le 11 juillet 1818 au château de La Grange-Bléneau à Courpailay en Seine-et-Marne, terre patrimoniale des Noailles (famille de sa grand-mère paternelle), François Edmond du Motier de Lafayette appartient à une illustre famille : il est le petit-fils du Général Gilbert de Lafayette.

Certes son parcours politique est plus modeste que celui de son aïeul, mais il a joué un rôle essentiel en Haute-Loire : il siège à l'Assemblée Constituante en 1848, il est élu Conseiller général du canton de Paulhaguet en octobre 1871, puis président de l'Assemblée républicaine départementale (actuellement Conseil général). Il prend position, notamment, contre le despotisme et contre la peine de mort. Son élection au Sénat en 1876, où il est réélu le 5 janvier 1879 puis le 5 janvier 1888, contribue à faire de lui un représentant national du département.

Edmond de Lafayette

Parallèlement, il consacre son temps au village natal de son grand-père Gilbert, Chavagnac (orthographe de l'époque), et s'emploie à le faire prospérer.



Chavagnac est alors un gros bourg à vocation agricole. Sous l'impulsion du Sénateur, et avec le soutien des électeurs, des démarches sont entreprises dès 1880 pour que Chavagnac et les hameaux faisant partie de la même « section électorale », deviennent une commune autonome

alors qu'ils faisaient partie de la commune de Saint-Georges-d'Aurac.

Par arrêté du Préfet Monsieur de Lamer le 29 décembre 1880, Chavagnac, Boisseuges, Ravenet ("Rouvenet"), Vernelle, Lavarenne ("La Varenne"), les Valhiorgues, et Anglard deviennent une nouvelle commune, Chavaniac (qui deviendra «Chavaniac-Lafayette» par décret le 3 juillet 1884). La commune compte 700 habitants et les premières élections municipales ont lieu le 9 janvier 1881 (2ème tour le 16 janvier) : sont élus douze conseillers municipaux, dont Edmond, sénateur et avocat, dix cultivateurs et un aubergiste (voir tableau nominatif). Le Comte Edmond de Lafayette, obtenant 173

voix sur 173 votants, sera élu à l'unanimité premier maire de la commune qu'il gérera pendant 3 années. Il siègera ensuite en tant que conseiller municipal.

Le Comte Edmond de Lafayette meurt à Paris le 11 décembre 1890. Avec lui s'éteint le dernier titulaire du nom Lafayette.

Edmond de Lafayette avait exprimé le souhait qu'aucun discours ne soit prononcé à sa mort. Cependant dès 1891, habitants et officiels rendront un hommage très populaire à la famille Lafayette, fidèle aux intérêts et aux valeurs de son pays, en érigeant la statue de la Liberté sur la place du village où sont inscrits les noms de Gilbert de Lafayette, de son fils Georges Washington et de ses petits-enfants Oscar et Edmond.

<i>Tableau nominatif des conseillers municipaux de la commune de Chavaniac au 16 janvier 1881</i>	
<i>Nom</i>	<i>Profession</i>
Edmond de Lafayette	Sénateur
Roux Antoine	cultivateur
Rodier Mathieu	cultivateur
Sabatier Léon	cultivateur
Malfant Martin	cultivateur
Grenier Philippe	cultivateur
Pignol Régis	aubergiste
Borel Louis	cultivateur
Leyreloup J-Georges	cultivateur
Solliage Jean	cultivateur
Lagrange Louis	cultivateur
Monier Jules	cultivateur

Una jornada du païsan et de la païsanne

par Thérèse et Robert, avec le conseil en orthographe de Georges Missonnier



Le patois était une langue essentiellement parlée, non écrite, (ce qui explique que l'orthographe du texte peut paraître fantaisiste) et dont les intonations variaient selon les régions. A la manière de

prononcer, on pouvait même savoir de quelle paroisse venait son interlocuteur. Cependant, c'est bien, en général, le même vocabulaire et la même syntaxe qui sont utilisés dans toute l'Auvergne

- Maria** Que co si diur de se levar !! Allé Jeusé, allé léva te mon Jeusé... Oh qui fegnant de Jeusé , allé venne.
- José** Vonie, Vonie io pas le fio.
- Maria** Io pas le fio mas le soleilh brilha, allé venne beure le café, co nos faira de be. Sucra te, ma pas trop, vole de lait ?
- José** Quo es pas trop chaud, mas quo es bo. Boutara un pau à manjar et à beure, vou partre tota lo jorn.
- Maria** T'en fase pas, van m'en occupar bei, un bon morcel de jambou et un morcel de fromatge ...
- José** Boutara à beure, mas fara attincheu de pas trop le batejar, l'autre co quo zère de l'aiga.
- Maria** T'en fase pas. Mas dises : te fas be gente ?
- José** Oc.be anem veire de monde anueit.
- Maria** Per anar fenirar ou per anar veire las drollas ?
- José** Tu faras tetar lo vedèl.
- Maria** Et tu bailaras un co d'uelh à la feda.
- José** Menaras la vacha au prat, ieu sortirai le fumeireir bei la barouette.
- Maria** Quand seras parti, fairas mon burre et la davalaraï dins la cava et après farai la caillada et te portarai la supa vès las nouv' ouras sobre lo coudert.
- José** N'oublidas pas le vin per faire chabrot, et portaras lo « cassa à crousta » bei los sejaïres, l'auront bien ganha. Demandari au Benoué de semar las rabas et lo Toine trinélaro bei los bueus, et le Benoue faira lo paillu per que le sciau fasse poussar las rabas. Z'ai vediut le Gégé, montave una muralha en peiras sechas. Piuçe que z'i pas tombada !
- Maria** Et ieu me tchendra secrasar las trifolas et preparar la pastada et la portar aux coches.Tu faras la prangeira mas pas bei la Germaine hein !
- José** Et si fai belh tem, farin le char de fe.
- Maria** Et che ne sin pas trop creba, farin la veillada et dansarin un pau quo achabaro be la jornada.

Si vous n'êtes pas « patoisant », il y a certainement quelqu'un dans votre village qui pourra vous faire la traduction !

L'œil des élèves

La vie d'autrefois

par l'école de Saint-Georges-d'Aurac, CP et CE1 (13 élèves)

Professeur des écoles : David Bouriol

Le travail des élèves s'est déroulé en mars 2012 sur le thème de « la vie d'autrefois » (jusqu'aux années 1950) dans les villages de campagne et, en particulier, les travaux des champs et les métiers disparus depuis lors. L'objectif du travail est une production artistique : des dessins. Ce travail s'est déroulé en 3 étapes :

1. Présentation du projet aux enfants et échange sur leurs connaissances du sujet choisi.

2. Présentation de vieilles photographies et « lecture » de ces dernières. Échange sur chacune d'elles visant à faire tomber certaines idées reçues concernant surtout la vie quotidienne et les « vieux » métiers.

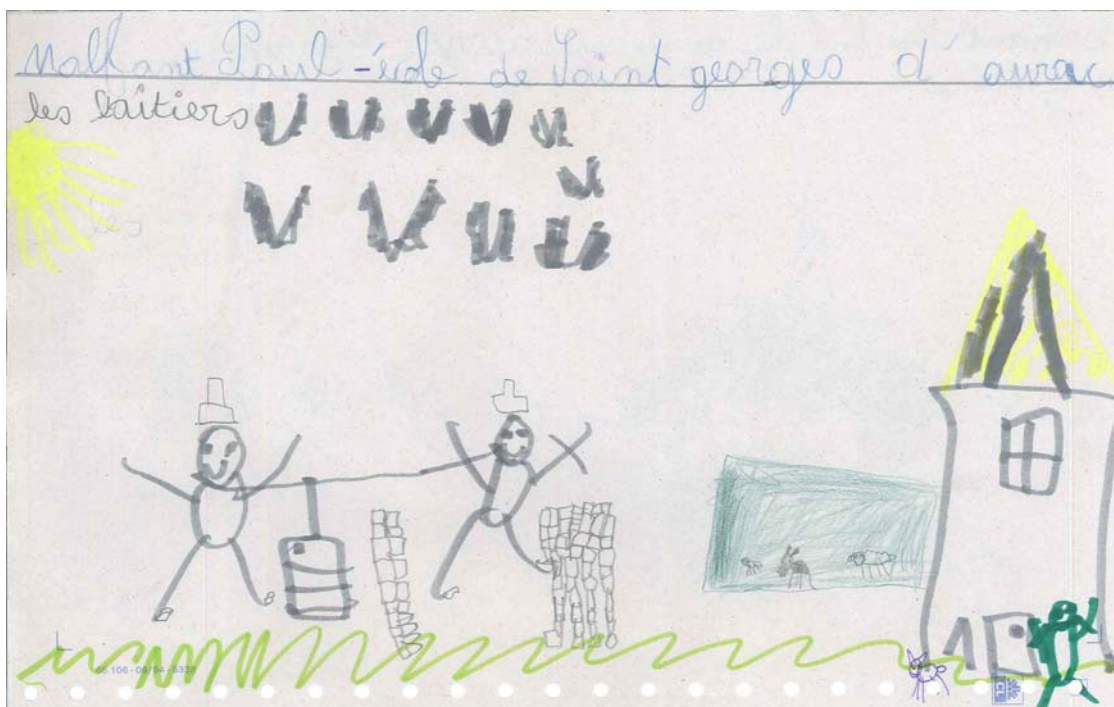
3. Production des enfants (dessins) pour illustrer la « vie d'antan » ; choix libre du sujet du dessin et aide éventuelle grâce au support des vieilles photos.

Les élèves de la classe se sont montrés très intéressés par ce sujet et ont produit pour certains plusieurs dessins.

Leur représentation de la vie d'antan a progressé même si la situation temporelle de cette période et des métiers qui s'y rattachent reste floue pour eux, eu égard à leur jeune âge (6-7 ans) où la construction des repères temporels est encore en cours.

Les dessins des élèves

Ces dessins des élèves de Saint-Georges-d'Aurac, et des nouveaux, illustreront régulièrement ce bulletin.



L'œil des élèves

L'école d'autrefois

par Elphin McGregor, 5eB, Collège Val-de-Senouire à Paulhaguet

J'ai interrogé un couple de fermiers qui vit à St Privat-du-Dragon. Ils m'ont raconté comment fonctionnait l'école dans les années 50. Ils m'ont expliqué que leur emploi du temps était moins chargé. Par exemple, ils allaient à l'école le lundi, mardi, mercredi, vendredi et samedi et ils avaient moins de matières enseignées : ils n'avaient que du français, des maths, de l'histoire-géographie et des leçons de morale. Les filles apprenaient la couture. A cette époque là, les écoles n'avaient pas de cantine : les élèves devaient amener leur gamelle et la réchauffer sur un poêle. Leurs vacances étaient les mêmes qu'aujourd'hui.

Comme matériel ils avaient un porte-plume, une ardoise, une règle et ils devaient obligatoirement porter une blouse. Lorsqu'ils n'avaient pas leur blouse, avaient fait une tâche d'encre sur la feuille, se disputaient, se bagarraient, oubliaient leur matériel, étaient insolents ou n'avaient pas fait leurs devoirs, ils avaient des punitions comme par exemple : lignes à recopier, coups de règle sur les doigts ou aller au coin avec le bonnet d'âne sur la tête. Au contraire

quand ils étaient sages, polis et avaient de bonnes notes, le maître les récompensait en leur donnant des bons points. Pendant les récréations, les garçons jouaient au ballon, aux osselets et les filles à la marelle.



Les moulins de Paulhaguet

par la classe de CM2 de l'école primaire de Paulhaguet

Mme Renée Dubois, ancienne propriétaire du Moulin Dubois, est venue nous rendre visite au mois de décembre et a bien voulu répondre à nos questions sur les moulins de Paulhaguet.

Histoire des moulins

Les moulins de Paulhaguet appartenaient aux abbesses de l'abbaye de Lavaudieu qui a été fondée en 1050. Le prieuré de Paulhaguet a été donné en 1077 (un prieuré est une maison ou une église dirigée par un prieur et où vivent plusieurs moines).

Les premiers moulins ont été construits par les abbesses qui les louaient à un meunier.

Sur la Senouire, il y avait environ 22 moulins et 2 moulins sur Paulhaguet : *le moulin du haut* et *le moulin du bas*. Le moulin du haut appartenait à Monsieur Soulier et celui du bas appartenait à Monsieur Dubois. Tous les deux suivent la dérivation de la Senouire. Aujourd'hui, seul subsiste le moulin Dubois.

Le moulin Dubois

Au début les moulins apparte-

naient aux abbesses et ensuite à la famille Dubois, qui a racheté le moulin du bas en 1793. Le moulin a fonctionné jusqu'en 1973. Ils ont arrêté car ils travaillaient jour et nuit et ils n'avaient jamais de repos. Mr et Mme Dubois ont arrêté parce qu'ils ne voulaient pas que leurs enfants vivent comme eux. Ils faisaient de la farine pour les boulangers de la région et ils livraient de la farine jusqu'en Méditerranée.

Il y avait deux camions pour aller vers la Méditerranée.

Aujourd'hui, le bâtiment a été

transformé en logements et l'installation (la conduite d'eau et la turbine) fournit de l'électricité.

Équipement des moulins

Dans un moulin, les meuniers ne pouvaient pas faire deux choses en même temps, ils devaient le faire séparément.

Ils fabriquaient de la farine ou de l'huile de noix.

Ils fabriquaient de la farine pour les hommes ou pour les animaux à partir de blé, de seigle, d'orge et d'avoine.

Le moulin Dubois fonctionnait avec une turbine hydraulique. Le moulin était équipé de *six appareils à cylindres S.O.C.A.M* pour écraser les grains, *deux plansichters butoir* pour séparer la farine du son, *un laboratoire d'analyses* pour voir si la farine n'avait pas



de champignons.

Le moulin fonctionnait 24 h/24. Les personnes qui travaillaient au moulin étaient :

- le propriétaire qui était aussi le meunier
- les ouvriers
- deux camionneurs

- un mécanicien chargé de l'entretien des machines.

Les bâtiments étaient en pierre, avec de larges fenêtres. Il y avait une salle pour la farine destinée à la consommation humaine et une salle pour les farines à destination des animaux.

Les travaux agricoles

par Baptiste Arzac (5eB) et Benoît Duchet (5eA)

Nos arrières grands-parents étaient agriculteurs vers 1950 en Haute-Loire. Ils nous ont raconté que leur vie était plus dure : ils n'avaient pas de matériel moderne, tout se faisait à la main. Pour eux, le seul avantage était de pouvoir reprendre la ferme de leurs parents : ils n'avaient donc pas besoin de chercher du travail ailleurs. De plus, on quittait l'école plus tôt, quand on avait obtenu le certificat d'études (vers 11-12 ans).

Les travaux différaient selon les saisons :

Au printemps : on labourait, on faisait les semailles et on sortait les vaches et les chèvres.

En été : on fanait et moisson-

nait les récoltes.

En automne : on ramassait les pommes de terre et les betteraves fourragères puis on labourait pour préparer la terre pour l'année suivante.

En hiver : on cassait du bois.

Toute l'année, ils allaient sur les marchés de Brioude, Paul-



haguet, Langeac pour vendre les cochons, veaux, poulets, agneaux, fromages, œufs et beurre.

Ils vivaient presque en autarcie : ils produisaient presque tout ce dont ils avaient besoin. Ils n'achetaient que ce qu'ils ne pouvaient pas fabriquer (café, huile, sucre...).

Ils s'entraidaient les uns avec les autres : un prêtait une machine, son voisin l'aideait dans une autre tâche.

Autrefois, les agriculteurs étaient plus nombreux qu'aujourd'hui : par exemple à Lachaud-Curmihac ils étaient 5 en 1950 ; il y en a un seul actuellement.

Terre du passé, terre d'avenir

Les photos de classe

Nous ne savons pas qui est sur cette photo (probablement à Paulhaguet). Aidez-nous à trouver l'année de la photo (probablement dans les années 1920), le nom des élèves, le nom de l'instituteur.



Nous croyons savoir qui est sur la photo suivante. Dîtes nous vos idées pour savoir si elles correspondent aux nôtres.



Réponses au prochain numéro. (Communauté de communes : 04 71 76 98 68)

Le recueil des souvenirs dans les Communes

Depuis l'automne 2011 plusieurs réunions ont démarré sur le territoire du Pays de Paulhaguet, pour évoquer l'histoire des villages et de leurs habitants. Initié par le Pays-de-Lafayette dans le cadre de sa Charte de Cohésion Sociale, ce projet est animé par Jean-François Comte, coordonnateur de la Charte, avec les élus et les volontaires de chaque commune.

Collat fut la première commune à s'engager dans ce projet, avec comme pilote sa maire Christine Delabre, professeur d'histoire-géo. Sept réunions se sont déroulées, permettant de reconstituer la vie économique du bourg et de trouver les noms des personnes figurant sur des photos anciennes (parfois prises avant la guerre de 14).

Très rapidement d'autres communes ont emboité le pas avec parfois des thèmes différents, selon l'histoire locale et le goût des participants (à paraître dans

les prochaines bulletins) :

- Sainte-Marguerite : l'origine de son ancien nom (Saint-Étienne-près-Allègre), le couvent qui a été construit au milieu du XIXe siècle.
- Frugières-le-Pin : les sobriquets des maisons.
- Paulhaguet : les anciens commerces du bourg.
- Chassagnes : les photos anciennes d'école, les chemins.
- Saint-Didier-sur-Doulon : l'aventure de six missionnaires qui sont nés dans la commune.
- Chavaniac-Lafayette : la création de la commune en 1880 avec Edmond de Lafayette comme premier maire, les béates.
- Saint-Georges-d'Aurac, Saint-Eugénie-sur-Villeneuve, Domeyrat et Mazerat-Aurouze viennent de démarrer leurs premières rencontres.

Participent à toutes ses réunions environ 200 habitants (ou ex-habitants) du Pays avec un enjeu

majeur : recueillir les souvenirs des Anciens pour être en mesure de les transmettre aux nouvelles générations et aux nouveaux arrivants.

Le fil conducteur de ce travail, qui rencontre un grand succès, est la rédaction de ce bulletin qui est distribué à l'ensemble des habitants du Pays de Paulhaguet, distribution assurée par chaque commune.

À noter que tous les travaux ne peuvent figurer dans le bulletin, qui concerne tout le canton. Certaines communes peuvent valoriser ce recueil par des initiatives locales : expositions de photos, bulletins municipaux, site internet, etc.

Ce projet peut servir de modèle à d'autres territoires. Les communes de Connangles, Vieille-Brioude, Cubelles, par exemple, se sont engagées dans la même démarche, à l'inspiration de ce qui se passe dans le canton de Paulhaguet.



Débat sur la recette !



Pour cette rubrique nous avons souhaité vous révéler les petits secrets de nos cuisinières, la petite touche personnelle qui fait souvent toute la différence. Et pour ce premier numéro nous ne pouvions ignorer le plat local par excellence, celui qui a nourri durant des générations nos ancêtres depuis cette fin de 18^{ème} siècle où son tubercule fut introduit à grand peine en France : la pomme de terre, l'ingrédient de base de notre « Gargailot ».

Ces pommes de terre qui pouvaient mijoter tout un matin dans les fourneaux, laissant ainsi aux femmes la liberté de vaquer aux multiples occupa-

tions de leur ferme, ces pommes de terre qui, réchauffées pour le lendemain voir les jours suivants, n'en n'étaient que meilleures, ces pommes de terres que chacun pouvaient facilement cultiver sur un petit lopin de terre.

Ces pommes de terre qui ont permis de lutter contre les périodes de disette avec les mauvaises soupes de raves ou de choux.

Cet accommodement en « Gargailot » relève de notre patrimoine culinaire local et Gaby Grenier, a accepté de nous confier sa recette :

La recette de Gaby Grenier

1. Le préparer le matin avant de partir travailler dans les champs ou avant de partir garder les bêtes
2. Prendre des pommes de terre qui s'écrasent un peu , les couper en tranches très fines.
3. Graisser un plat en terre avec du saindoux, ou du lard ou même du jus de viande
4. Disposer les tranches de pommes de terre avec des rondelles d'oignons, de l'ail , du thym, du laurier du sel et du poivre.
5. Recouvrir d'eau et mettre dans le four à bois toute la matinée. Il est prêt: (fondant à l'intérieur et croustillant dessus) quand tout le monde rentre à midi.

Chacun fait le « Gargailot » à sa façon, rajoutant quelque chose, enlevant quelque chose, etc.

Nous voudrions lancer le débat : quel est le meilleur Gargailot ?

Écrivez-nous, nous en parlerons au prochain bulletin !

**Communauté de communes – rue Jeanne-d'Arc
43230 PAULHAGUET ou dgs.paulhaguet@orange.fr**

Les Aînés Ruraux

L'Interclub réunit dix clubs qui rayonnent sur l'ensemble de la région de Paulhaguet, ce qui représente 430 adhérents à la Fédération départementale et nationale des Aînés Ruraux.

Les activités des clubs

Elles permettent de sortir de l'isolement, d'échanger, de partager de bons moments, de construire ensemble des projets, de palier les difficultés de déplacement, d'organiser des activités diverses et variées (belote, tarot, rummy, scrabble, pétanque, etc), d'organiser et de bénéficier de petites festivités (repas du club, bûche de Noël, galette des rois, voyage du club, marché, thé dansant...)

Les rencontres des membres du club ont lieu avec une périodicité différente. Les participants bénéficient d'une collation offerte par le club.

Les activités sportives

- La section gymnastique douce : elle fonctionne depuis 10 ans sous l'égide de l'Interclub et de son délégué responsable à raison d'une séance par semaine. Les cours sont assurés par une animatrice diplômée, payée par l'Association.

- **La marche** : des marches adaptées aux facultés des participants sont programmées tout au long de la saison et sont organisées par les clubs.

- **La pétanque** : 4 concours sont organisés dans l'année dont 1 sert de sélection pour désigner les équipes qui représenteront le secteur au niveau départemental.

Les actions Prévention Santé

- **Pack Eurêka** en faveur de la Mémoire (action pilotée par la MSA)
- **Bien Vieillir** action en faveur d'une bonne hygiène de vie (MSA). Actions pour l'amélioration du lien social : après-midi animation à la MAPAD, participation aux actions engagées sur le Pays-de-Lafayette.

L'informatique

L'action en faveur de l'initiation à l'informatique a eu pour objet l'organisation, la planification de la formation d'un groupe de 25 personnes.

Une convention signée avec un intervenant formateur a permis aux participants de bénéficier d'un prix très compétitif dans des conditions pédagogiques très intéressantes (local de for-

mation équipé permettant l'utilisation de matériel performant ou de matériel personnel pour ceux équipés d'un ordinateur portable).

L'activité Voyage

Les voyages se déroulent en général sur une journée. Les enjeux sont d'adapter les voyages au public intéressé (1 voyage de plusieurs jours est envisagé cette année), de favoriser la participation des personnes handicapées et défavorisées, de favoriser les ententes pour mettre en place un voyage en commun, de mettre en place un calendrier pour éviter les chevauchements qui nuisent à la participation.

La soirée des fils d'argent

Elle offre aux participants à un prix modeste un bon moment (25 euros pour une soirée comprenant un repas dansant et un animateur), en renforçant la cohésion du groupe.

**Pour tout renseignement
ou inscriptions,
veuillez contacter René ROUX
au 04 71 76 62 86**

Les Séniors et le sport « doux »

L'Association Sportive des Séniors du Pays de Lafayette a été créée en avril 2010. Son objectif est de proposer aux personnes de plus de 50 ans, retraitées ou non, des activités sportives adaptées à leur âge, sans esprit de compétition, dans un climat convivial et sympathique. Actuellement, pour une seule cotisation de 35 euros par an, sans aucun supplément, l'association propose le mardi après midi de 16h à 19h à la salle polyvalente de St-Georges-d'Aurac un atelier « activités dansées » (danses en ligne, en ronde, folklore). Il n'est pas nécessaire de savoir danser. On peut aussi simplement venir regarder et passer un bon moment en musique.

Le mardi matin et le mercredi après-midi sont destinés aux jeux de raquettes : le tennis, le badminton et le tennis de table sur les courts de Paulhaguet ou au gymnase. Des cours de tennis gratuits vont être proposés à par-

tir de la mi-octobre le mardi matin sur les courts de Paulhaguet .Il ne faut pas craindre de venir essayer On est tous débutants. Il s'agit juste de passer ensemble un bon moment.

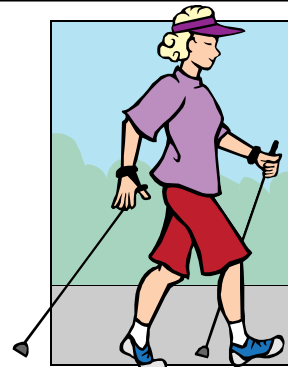
Le jeudi après-midi est consacré à la randonnée : soit balade de 5 à 6 kms, soit randonnée plus longue, soit sortie découverte pour aller ensemble en covoiturage visiter une église, un musée, un château .

Le vendredi après-midi de 15h à 16h30 à la salle polyvalente de St-Georges-d'Aurac, sont proposés alternativement des ateliers gymnastique douce ou équilibre, coordination, prévention des chutes, ateliers ludiques qui se font avec des ballons, des quilles etc.

A partir de la mi-octobre, un atelier « activités dansées » sera mis en place à Paulhaguet le lundi au préau de 16h30 à 18h.

Il est important pour bien vieillir d'avoir une vie sociale, de sortir de son isolement, de rencontrer d'autres personnes et aussi de pratiquer des activités physiques, surtout l'hiver.

**Pour tout renseignement, appelez
Francine au 04 63 31 00 94 ou Michelle
au 04 71 77 55 38 .Sinon, venez nous
voir à la salle polyvalente de St
Georges le mardi à 16 h.**



Quelques manifestations dans le Pays



Date	Lieu	événement
3 juin	Domeyrat	Rando-Challenge au Pays de Paulhaguet. Le Rando-Challenge est une randonnée ludique, conviviale et culturelle effectuée par équipe de 2 à 4 personnes. En chemin, les randonneurs doivent retrouver des balises et répondre à des questions faisant appel à l'observation et la connaissance de la région. Manifestation payante.
23 juin	Saint-Eugénie-de-Villeneuve	Feu de la Saint-Jean
19 juillet	Chavaniac-Lafayette	Visite nocturne du village avec le Pays d'Art et d'Histoire
21 juillet	St-Didier/Doulon	Méchoui à 20h30
22 juillet	Paulhaguet	Marche autour de Paulhaguet et les vieux métiers, organisé par « Mémoire et Tradition ».
27 juillet	Chassagnes	« Rando des étoiles », randonnée pédestre nocturne de 7 à 8 kms
28 juillet	Collat	Soirée grillade
3 et 4 août	Saint-Eugénie-de-Villeneuve	Fête du Four banal
17 août	Chavaniac-Lafayette	Visite nocturne du village avec le Pays d'Art et d'Histoire
18 août	St-Didier/Doulon	Jambon à la broche à 20h30
19 août	Paulhaguet	Brocante
24 août	Paulhaguet	Marché nocturne
27 octobre au 5 novembre	Paulhaguet	Exposition des collectionneurs

Je me souviens...

Georges Missonnier

Pour moi l'après-guerre a été une époque heureuse, pleine d'espérance et pourtant on manquait de tout. Il y avait encore des tickets de rationnement. On vivait sans aucun confort sans eau courante, le chauffage était fourni par la cuisinière à bois, il n'y avait pas de toilettes, pas de salle d'eau, pas de voiture. Une cabine téléphonique pour tout le village qui fut installée successivement chez un particulier : Eva Patry, Lucie Glaise, Marguerite Delabre. Très souvent le dimanche dans la salle du café de mes parents il y avait bal. Ernest Missonnier avec son accordéon s'installait sur une maie et la fête commençait. C'est aussi Ernest qui organisait des séances de cinéma chez lui.

C'est là que j'ai découvert Charlie Chaplin.



Collat 1933

Des pièces de théâtres furent montées et jouées par les habitants. Le carnaval était l'occasion de se déguiser et de porter un masque. Il y avait bal masqué.

Le cheval, son importance

Dans presque toutes les fermes il y avait un cheval, qui servait aux travaux agricoles mais aussi à se

déplacer pour aller au marché, vendre cochon, veau, agneau, dans une carriole ou une calèche pour se rendre à la ville voisine. En hiver, quand il y avait de la neige, on l'attelait à un traîneau. Il permettait d'acheminer les bois jusqu'aux scieries. C'est aussi le cheval qui tirait le corbillard. On peut dire qu'il faisait partie de la famille, on le laissait souvent mourir à la ferme. Chez moi le cheval était aussi utilisé dans une sorte de manège pour malaxer de l'argile destinée à la fabrication de tuiles.



N° ISSN en cours

Comité de rédaction

Christine Delabre
Julie Échaubard
Thierry Garnier
Marie-Paule Lyon
Georges Missonnier
Alain Robert
Françoise Sallé
Sophie Breuil
Jean-François Comte

Crédits photos

Claude Bernard
René Bruhat
Arlette Brun
Jean-François Comte
Thierry Garnier
Georges Missonnier
Alain Robert
Françoise Sallé

Conception-mise en page

Jean-François Comte

Impression

Imprimerie Jeanne-d'Arc